

# GRAFFICI



UN ART À COUPER LE SOUFFLE

JUILLET 2024



Photo : René Faulkner

## CHRONIQUE HISTORIQUE

De laine et de lin : le textile à Caplan

## CULTURE

Entretien avec l'artiste de l'année en Gaspésie

## CHRONIQUE ESTIVALE

De touriste à néo-Gaspésienne

# Des devoirs pour l'été



**GILLES GAGNÉ**  
ÉDITORIALISTE

Certains ministres et leurs gardes rapprochées devront manifestement s'inscrire à une session de cours d'été en 2024 parce que leurs devoirs n'ont pas été remis avant le début de la saison chaude, dans certains cas en dépit d'engagements à cet effet.

C'est ainsi que la Gaspésie se retrouve en ce début de juillet avec des problèmes qui auraient dû, peut-être sans avoir été réglés complètement, se retrouver beaucoup plus près d'une solution.

Quand Diane Lebovillier a été nommée au ministère des Pêches et des Océans le 26 juillet 2023, elle savait, comme tous les gens travaillant dans le secteur de la crevette, que les pêcheurs se retrouveraient devant un mur avant la fin de l'année. Environ un an après sa nomination, les 45 crevetiers québécois sont majoritairement au bord de l'impasse financière, ce qui inclut la faillite pour plusieurs d'entre eux.

Ils doivent collectivement au moins 40 millions de dollars (M\$) aux banques ou au gouvernement du Québec, et la solution avancée par Pêches et Océans Canada, la pêche au sébaste, a été relancée six ans trop tard et en fonction de quotas bien insuffisants pour assurer une rentabilité aux crevetiers. De plus, le quota qui leur a été alloué est dérisoire.

Tout ça se déroule dans un contexte où d'autres ressources pourraient sauver un certain nombre de crevetiers, ou de pêcheurs d'espèces pélagiques. Récemment, Diane Lebovillier a annoncé la tenue d'une vaste évaluation des stocks de homard du côté nord de la Gaspésie et de l'est du Bas-Saint-Laurent. On sent qu'une partie de la solution aux problèmes des crevetiers pourrait résider dans cette ressource en explosion, mais la ministre maintient un certain suspense.

Il apparaît clair que ce secteur peut accueillir un plus grand nombre de permis commerciaux de homard, tout comme celui de l'île d'Anticosti. Dans les deux cas, les crevetiers pourraient bénéficier de cette ressource, mais il faudra aussi tenir compte des pêcheurs autochtones et ceux d'espèces pélagiques et de turbot.

Si la ministre attend les preuves scientifiques pour annoncer la délivrance de permis de capture, qu'ils soient scientifiques, exploratoires ou autres, c'est compréhensible.

Par contre, si son manque apparent ou réel de sollicitude à l'endroit des crevetiers repose sur son incapacité à convaincre ses collègues du cabinet qu'un plan d'aide s'impose, c'est déplorable.

Le ministère des Pêches et des Océans a mis sur pied une stratégie de 3 milliards de dollars (G\$) pour venir à la rescousse du secteur atlantique du poisson de fond à compter de 1993. Pensons que ces 3 G\$ vaudraient presque

6 G\$ en 2024. Songeons aussi qu'effacer la dette des crevetiers coûterait 40 M\$ en 2024.

Ce n'est pas le nombre de personnes en détresse qui devrait compter, mais le degré de précarité. On a l'impression ici que le nombre de votes joue davantage que l'humain.

## D'avions et de trains

Si on regarde du côté des responsabilités de l'État québécois, il demeure aussi difficile de se déplacer entre une région comme la Gaspésie et le reste de la province.

Les programmes d'accès aux services aériens mis sur pied par le gouvernement de la Coalition

avenir Québec demeurent fondamentalement déficients pour assurer les déplacements plus pressants. Les sommes réservées aux fameux « billets à 500 \$ » demeurent mal adaptées aux déplacements interrégionaux quand on ne passe pas par Québec ou Montréal.

En ce qui concerne le chemin de fer, le ministère québécois des Transports maintient le cap sur l'ouverture de la voie ferrée jusqu'à Port-Daniel avant la fin de 2024. Mais, en matière de respect d'échéanciers, la division ferroviaire de ce ministère a réservé tant de mauvaises surprises aux Gaspésiens depuis 10 ans, même si elle a accepté, après des



Les travaux majeurs de réfection de l'emprise ferroviaire auraient coûté beaucoup moins cher s'ils avaient débuté il y a 10 ans. On voit ici la construction d'un mur de soutènement à Port-Daniel.

années de flou inquiétant entre 2014 et 2017, de réaliser la réfection complète de la voie ferrée entre Matapédia et Gaspé pour une somme de 872 M\$. Cette somme aurait été considérablement inférieure si les travaux avaient commencé avant!

En 2022, la direction de Transports Québec maintenait fermement jusqu'à la fin de février qu'elle pouvait ouvrir le tronçon Caplan-Port-Daniel avant la fin de la même année, malgré l'évidence qu'elle n'y arriverait pas. Elle a alors reporté cette réouverture à la fin de 2024. Nous fera-t-elle encore le coup?

La route 132 souffre horriblement des dommages infligés par les camions desservant la cimenterie de Port-Daniel, à tel point qu'il faudra de sérieux investissements pour réparer cette route et ces travaux prendront des années avant d'aboutir. Ce facteur devrait suffire à déployer les efforts nécessaires au rétablissement urgent du service ferroviaire à l'est de Caplan.

Ce rétablissement pousserait le transporteur public fédéral VIA Rail à accélérer le pas dans un autre dossier de mobilité interrégionale : le retour du train de passagers entre Matapédia

et New Carlisle dans une première vague, en attendant la réouverture du réseau jusqu'à Gaspé.

La direction de VIA Rail a démontré les premiers signes de bon sens depuis 10 ans dans ce dossier; le nouveau président, Mario Péloquin, ouvrant une petite porte à un retour du train de passagers sur une portion du réseau, précisément à New Carlisle. Mais ce même président a montré, comme ses prédécesseurs, une inquiétante capacité à mettre en lumière des obstacles à ce retour - l'état des gares, le recrutement d'employés, les discussions avec Transports Québec et le manque de matériel ferroviaire - plutôt que la débrouillardise inhérente à l'émergence de solutions. Il faut croire qu'un changement de culture est difficile à instaurer!

### De santé et de services sociaux

En septembre 2022, en pleine campagne électorale, le ministre de la Santé, Christian Dubé, s'engageait à mettre sur la voie rapide le dossier de modernisation de l'urgence de l'hôpital de Maria, et même de remplacement éventuel de cet établissement, dont la plus

vieille aile a été bâtie en 1952.

Dix-neuf mois plus tard, on a appris que la mise à niveau de l'urgence n'apparaissait même pas dans le Plan québécois des infrastructures de 2024 et que le ministre considère l'établissement comme « local », alors qu'il est le seul de la Gaspésie à desservir deux MRC.

Il est d'autre part navrant de constater, au sein de ce gouvernement dominé par des comptables, qu'on s'entête toujours à mettre l'accent sur les soins curatifs plutôt que sur la prévention. Les organismes communautaires, après avoir été un peu mieux considérés pendant la pandémie - l'État réalisant qu'ils jouaient un rôle important dans l'atténuation des effets de la COVID-19 - regagnent les profondes ornières du sous-financement.

Ce sous-financement multiplie les points de pression sur un système de santé croulant sous les responsabilités. La part du budget de la santé aboutissant dans les mains d'entreprises privées est passée de 17 % en 1979 à 30 % en 2023. Pourtant, on n'a pas besoin d'aller loin, juste aux États-Unis suffit, pour mesurer l'impact dévastateur d'une privatisation poussée du domaine de la santé.

En Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine, il manque 52 M\$ pour financer convenablement la centaine d'organismes communautaires allégeant le fardeau du système de santé. Affamer ces organismes coûte cher en soins curatifs.

### Quand les deux gouvernements s'unissent pour procrastiner

Il n'y a pas qu'en transport que les gouvernements fédéral et provincial se traînent les savates. L'inertie dans la gestion, ou l'absence de gestion, du déclin du cheptel de caribous montagnards est une honte qui déteindra pendant des décennies sur la perception qu'auront les futures générations sur la génération actuelle.

Les solutions sont connues, les moyens pour y arriver sont simples, et il y a des façons de trouver des volumes de bois et d'intensifier l'aménagement pour éliminer les pertes d'approvisionnement pour les usines de sciage.

La valse morbide jouée par la Coalition avenir Québec et le Parti libéral du Canada constitue une honte nationale, alors qu'il ne reste qu'une vingtaine de caribous montagnards.



## LE VIENS VOIR C'EST :

- 1 Un guide touristique aux couleurs festives et au format pratique
- 2 L'outil incontournable pour connaître la richesse et la diversité de l'offre culturelle et touristique de la Gaspésie
- 3 Une brochure offerte gratuitement dans des lieux très fréquentés de la région et disponible sur notre site web

# De touriste à néo-Gaspésienne

MONT-LOUIS | La première fois que je suis venue en Gaspésie, j'avais 5 ans. Mes parents nous avaient traînés, les trois enfants, dans une Chevrolet Station Wagon bleu poudre. La route était longue pour ma grande sœur, moi, puis la cadette de 2 ans. Ils étaient braves mes parents. Ils ont récidivé en 1985 où s'ajoutait mon frère. Ma sœur et moi, nous nous souvenons encore d'avoir attrapé une morue « pas belle » en haute mer et nous avons presque frôlé les caribous qui étaient tout autant surpris que nous, grâce à la brume sur le mont Jacques-Cartier. De ces souvenirs de vacances, restera cette odeur d'eau salée à laquelle j'aurai associé la joie des vacances en famille.



**JULIE REID FORGET**  
CHRONIQUEUSE

Ensuite, j'y suis revenue à plusieurs reprises comme jeune adulte, souvent avec un nouvel amoureux à qui je n'avais pas encore montré ce coin de pays. Comme si c'était déjà chez nous, sans le savoir.

## Des vacances locales aux voyages internationaux

Puis, comme plusieurs, je me suis mise à voyager partout sur la planète. Le Québec n'était pas assez magique et différent pour la jeune femme exploratrice que j'étais. J'aurai fait beaucoup trop de pays, soit pour y travailler, soit en voyage, toujours un peu hors des sentiers battus. Il n'y avait rien qui m'animait plus que cette rencontre

avec l'ailleurs, une autre culture, une autre manière de voir le monde.

Le tourisme de masse débutait déjà dans les années 2000, mais il s'est fortement amplifié à mesure que les prix ont permis à tout le monde de visiter tout le monde.

## Vivre ailleurs dans le monde

J'aurai même tenté l'expérience de vivre ailleurs à deux reprises. C'étaient des circonstances qui m'y menaient. Je me suis

mise à éprouver ce sentiment d'exil, si poétiquement décrit par Dany Laferrière dans son livre *L'Énigme du retour*<sup>1</sup>. Évidemment, le mien n'avait rien d'obligé devant une situation politique extrême comme ce qu'il avait vécu. C'était peut-être une fuite toutefois. Il y a tellement de raisons pour vouloir fuir. Presque autant que de raisons de vouloir rester. L'exil crée ce sentiment de ne plus être chez soi, chez soi, mais de ne jamais être chez soi ailleurs non plus. C'est beau aussi, cette flexibilité de se refaire des chez-soi.

## Le tourisme de masse

Mes derniers voyages ne m'avaient pas plu. Il y avait trop de monde aux mêmes endroits, en même temps à faire la même chose. Ce tourisme de masse est devenu un problème avec tous les effets qu'on lui connaît, notamment sur le logement, les écosystèmes et la culture locale. La Gaspésie connaît ça. Certains Gaspésiens appelaient ça le tsunami. Les touristes arrivent vers la deuxième semaine de juillet et vers la troisième du mois d'août, ils ont quitté. Toute une infrastructure pour six semaines.

Plus positivement, cette croissance aura permis une prospérité nouvelle à saluer. Puis, pour pallier ce tourisme de masse, on aura vu l'émergence de l'écotourisme comme protectrice de la culture, de la nature et du mode de vie local.

## La recherche d'ancrage

En 2014, je suis revenue après des années à vivre en Europe et ensuite en Afrique. J'étais vraiment épuisée de déracinement, mais je suis revenue satisfaite, avec dans ma collection, des projets magnétiques faits de conciliation territoriale ou de musique.

Je recommençais à voyager au Québec comme dans le temps de mes parents. Dans



La Chevrolet Station Wagon bleu poudre de mes parents qui aura fait le tour de la Gaspésie en 1977 et en 1985.

une Kia Rio, nettement moins emblématique de mon époque que la Station Wagon de la leur. Je visitais le Québec en touriste étrangère qui découvrait la beauté de ce fleuve identitaire.

Pendant quelques années, j'étais obsédée par l'idée de visiter les îles du fleuve en kayak. Ensuite, j'explorais les montagnes d'arrière-pays de villes où je pensais vouloir m'établir : Baie-Saint-Paul, Kamouraska ou Rimouski. Je voulais le fleuve.

Je ne voulais plus de Montréal, ni de Montérégie, ni d'autres lieux trop abîmés. J'avais besoin d'une région écologiquement encore puissante et dans laquelle les gens s'investissent dans le territoire, pas des régions contemplatives de fin de semaine.

En 2018, ma famille et moi avions réservé une maison à Percé. En me rendant tranquillement par la côte nord gaspésienne, je me suis arrêtée à Mont-St-Pierre pour monter le mont Jacques-Cartier avec les enfants. Quarante ans plus tard. Beau soleil, beaucoup de vent, aucun caribou.

Cette route pour s'y rendre, cet arrière-pays m'avait fait tout un effet.

C'était la première fois que je ressentais l'envie de m'arrêter dans un lieu précis.

C'était si beau et j'avais la sensation d'être dans un autre pays, dans mon propre pays.

### Devenir néo-Gaspésienne

J'ai fini par me trouver une belle maison. Je devenais peu à peu néo-Gaspésienne.

Des amis, du plein air, des sorties culturelles, mon journal régional.

Néo est un petit préfixe de trois lettres qui veut dire que tu n'es pas née ici.

Mais plusieurs Gaspésiens ne sont pas nés en Gaspésie.

Le peuplement y est nettement plus multiple que d'autres régions québécoises.

Les Gaspésiens ont un profond souci de la bonne entente et j'adore les écouter se parler avec douceur et diplomatie. Un grand territoire, mais tout le monde se connaît.

C'est ce même souci qui rend aussi certains sujets difficiles.

Je ne connaissais pas autant de sujets difficiles en ville. Il n'y avait eu que le sujet de l'indépendance dans les années 1990 qui l'avait été.

Je voyais qu'il y avait plusieurs Gaspésies : celle du sud, du nord et de la pointe de Gaspé.

La Gaspésie du caribou, de l'érosion côtière, de la mine de cuivre, de l'éolien, de l'agriculture, de la culture, des Premières Nations et du tourisme, dans des proportions

différentes, selon la Gaspésie dans laquelle tu te retrouves.

Il s'agissait de trouver sa place dans cette Gaspésie multiple.

### L'écotourisme

Un sujet était difficile en Haute-Gaspésie : le caribou. La pression des activités humaines depuis des décennies a beaucoup abîmé le territoire, et les mesures de conservation ne fonctionnent pas, si bien que son déclin est très rapide, passant d'une population de 34 à 24 en seulement deux ans. À ce rythme, plusieurs avaient très peur de le voir disparaître d'ici deux à trois ans. Et d'autres avaient peur que les mesures de conservation leur fassent perdre accès aux sommets chéris par les randonneurs et les skieurs. Pourtant, des mesures étaient possibles pour que personne n'y perde trop. Mais oui, on devra perdre, car le caribou, lui, a déjà trop ou tout perdu.

Comme touriste, on ne voit que ce qui est beau, les enjeux ne nous concernent pas.

Comme néo-Gaspésien, on doit comprendre ce que nous ignorions comme touriste et nous n'avons pas le choix d'y prendre part.

Moi qui ai vu la Montérégie perdre presque tout ce qui était naturel en elle, je ne voulais pas ça pour la Gaspésie. J'y voyais un lieu où un meilleur équilibre était possible.

C'était une des raisons pour moi de venir ici.

La Gaspésie souhaite se trouver un tourisme quatre saisons pour niveler le tsunami.

Elle arrivera à se distinguer, surtout si elle demeure riche de tous ses atouts naturels.

Un tourisme plus doux qui valorise et protège le patrimoine naturel en respect des principes d'écotourisme tel qu'imaginé par la *Déclaration de Québec sur l'écotourisme*<sup>2</sup>, de l'Organisation mondiale du tourisme, en 2002.

J'ai confiance que nous y arriverons, car les Gaspésiens aiment trop leur pays.

Pour que nos enfants puissent continuer à frôler des caribous dans la brume du mont Jacques-Cartier.

<sup>1</sup> Dany Laferrière, *Énigme du retour*, Les éditions du Boréal, 2009.

<sup>2</sup> *Déclaration de Québec sur l'écotourisme*, Sommet mondial de l'écotourisme, Nations unies, 2002.



Ma virée avec ma moins légendaire Kia Rio dans le chemin du retour de la passe migratoire à saumons de Rivière Madeleine, sur l'ancienne voie ferrée de la défunte usine de pâtes et papier Great Eastern Paper Company Ltd de Charles W. Mullen.

Photo : Julie Reid Forget



La piste de ski derrière l'abri de la Serpentine qui se rend au mur des patrouilleurs, un lieu prisé de ski haute-route.

Photo : Julie Reid Forget

Camillia Buenestado Pilon est archiviste, consultante en histoire et en patrimoine et conservatrice au Bourg de Pabos. Elle a effectué des mandats pour des MRC, des municipalités, des organismes sans but lucratif, des musées et des institutions muséales. Passionnée d'histoire de la Gaspésie, de savoir-faire traditionnels et de botanique, elle vise à vulgariser et rendre accessible l'histoire. Elle signe aujourd'hui sa première chronique avec *GRAFFICI*.

## De laine et de lin : le textile à Caplan

CAPLAN | Avant l'ère industrielle, la fabrication textile était un champ d'activité principalement domestique et représentait également un outil de développement pour les autorités religieuses et propagandistes de la colonisation. Pour le village de Caplan, dans la Baie-des-Chaleurs, ce champ d'activité devient même l'un des plus structurants sur un plan économique. De la famille Garant qui opérera pendant plus de 80 ans un moulin à carder, à la première et la deuxième filature - les seules usines gaspésiennes de ce genre - jusqu'à la linerie coopérative, les Caplinots se démarqueront dans la fabrication de lainage, de toile, de filasse et de cotonnades qui sera exportée partout dans le monde.



La première filature de Caplan, aujourd'hui disparue.



**CAMILLIA BUENESTADO PILON**  
CHRONIQUEUSE

### La première carderie de Caplan : Quatre générations de « gars de moulin »

Les premiers moulins à carder à apparaître à Caplan sont ceux de la famille Garant, construits par l'ancêtre François-Xavier Garant entre 1853 et 1879. Par la suite, quatre générations de Garant se succéderont à la tête de la carderie.

**François-Xavier Garant (1<sup>re</sup> génération)** est né à Saint-Gervais-de-Bellechasse. Selon le livre *Souvenirs d'autrefois*, il arrive de la Beauce. François-Xavier Garant se marie à Anastasie Bujold le 10 janvier 1842 dans la paroisse des Saints-Anges de Cascapédia. Il acquiert des terres à Caplan en 1853, puis développe un important complexe de moulins – dont une carderie – et offre en donation tous ses biens en 1880 à son fils Joseph-François Garant. Le nom de François-Xavier apparaît toutefois comme propriétaire du moulin jusqu'en 1891.

**Joseph-François Garant (2<sup>e</sup> génération)** est la seconde génération de meuniers à la tête de la carderie familiale qu'il opère pendant une quarantaine d'années. Il épouse Thaïs Gagné et aura entre autres pour fils François-Xavier Garant (simplement connu sous le nom de Xavier), à qui il fait don du moulin à carder en 1922.

**François-Xavier Garant (3<sup>e</sup> génération)**, le fils de Joseph-François, gèrera le moulin brièvement durant l'année 1922; celui-ci passera ensuite à son cousin Timothée.

**Timothée Garant (3<sup>e</sup> génération)** est le cousin de François-Xavier et le neveu de Joseph-François Garant. Son père André détient aussi un moulin à bois. Timothée épouse Rachel Bourdages en 1900. Il pilote la carderie familiale de 1925 aux années 1930.

La dernière génération à tenir le moulin est **Léo Garant (4<sup>e</sup> génération)**, le fils de Timothée, qui s'en occupera de 1933 jusqu'à ce qu'il soit emporté par les flots, durant une tempête en 1954. Le moulin avait déjà perdu en popularité à la suite de l'ouverture de la filature. Il fut ainsi décidé de le fermer complètement.

### La Filature Saint-Charles-de-Caplan (1946-1957)

En parallèle aux moulins des Garant, dans les années 1940, une carderie industrielle émerge, la Filature Saint-Charles-de-Caplan Ltée (parfois simplement connue sous le nom de Caplan Woolen Mills). Elle est mise sur pied en 1945 par Lionel Poulin, un Beauceron, qui s'installe à Caplan en août 1940. Elle est présente dans les *Woolen Industry Reports* de 1946 à 1957 sous la raison sociale La Filature Saint-Charles-de-Caplan enr.

De 1953 à 1957, la manufacture rencontre une série de problèmes. En 1953, elle est saisie de Lionel Poulin. En 1957, la filature de laine, « établie depuis 12 ans », est à vendre pour « cause de maladie ». Selon les dires des citoyens, elle aurait passé au feu entre 1957 et 1958. À la suite de cet épisode, une nouvelle filature est construite.

### La Filature Gaspésienne Ltée (1958-1968)

Le 24 avril 1958 se constituent en corporation « Gérard Hudon, courtier d'assurance agréé, François-Xavier Godin, marchand général, et Victor LeBlanc, commerçant, tous de Caplan, pour les objets suivants : exercer l'industrie et le commerce de la toile, du coton, de la laine et autres substances fibreuses, sous le nom de La Filature Gaspésienne Ltée, avec un capital total de 15,000 \$, divisé en 150 actions de 100 \$ chacune ». Œuvrant pendant une courte durée, la Filature Gaspésienne Ltée existera jusqu'en 1963, mais n'apparaît plus dans les bottins d'entreprises en 1964, ni au courant des années suivantes. En 1968, elle abandonne officiellement sa charte, et se dissout. À la suite de

la dissolution de la filature, la municipalité de Caplan y aménage l'hôtel de ville, puis un garage pour les travaux publics, ce dernier usage étant toujours d'actualité aujourd'hui.

### Quelques arpents de lin

Mis à part la laine, on carde aussi le lin fibreux à Caplan. En effet, une trentaine de familles de Caplan font la culture du lin fibreux en 1937. En 1942, la Société coopérative agricole de lin de Saint-Charles-de-Caplan est créée. Celle-ci change de nom en 1943 pour la Société coopérative agricole de lin du comté de Bonaventure afin de rejoindre les cultivateurs des villages voisins, car on cultive également le lin à Saint-Siméon et à Bonaventure. À son apogée, elle totalisera près de 400 membres. À la première saison de récolte du lin à Caplan, on dit même qu'il s'agit du plus beau lin du Canada.

Dans le sillage de la popularisation du lin à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et les besoins de textile stimulés par les deux guerres, une linerie coopérative se construira au début des années 1940 - le bâtiment, toujours existant, est voisin de l'actuelle Coopérative Agrizone Unoria. À ses débuts, elle a le vent dans les voiles, puisque « l'État fédéral achète toute la production de lin nécessaire, entre autres objets, à la fabrication des bâches et des tentes », comme le rapporte un article du *Nouvelliste* daté de 1943<sup>1</sup>.

Pour alimenter la linerie, l'on fait aussi de la propagande auprès des citoyens pour mousser la culture du lin. Malgré des efforts soutenus, en 1949, la chute de la demande pour le lin et la dévaluation de celui-ci ainsi que l'entrée en marché des fibres synthétiques mettent à mal le marché. On ne connaît pas la date officielle de la fermeture de la linerie; celle-ci a probablement cessé ses opérations à la fin des années 1950.

### La fin de l'industrie textile

La seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle donne le coup de grâce à l'industrie textile de Caplan. Le moulin à carder des Garant part à la dérive à la suite de la tempête de 1954. La dernière filature ferme ses portes entre 1963 et 1964 et dissout sa charte en 1968. La linerie cesse ses opérations à une date inconnue, probablement dans les années 1950 ou 1960. Malgré ces fermetures, Caplan a sans doute été la capitale textile de la Baie-des-Chaleurs dans le courant du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>1</sup> Le *Nouvelliste*. (18 décembre 1943). Il faut développer la Gaspésie. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3213020>.



L'opération d'arrachage du lin au champ est effectuée ici sur la ferme d'Émilien Babin, à Rivière-Caplan.

Photo: Bibliothèques et archives nationales du Québec.

## UNE 20<sup>E</sup> ÉDITION INOUBLIABLE POUR LE FESTIVAL MUSIQUE DU BOUT DU MONDE

Le Festival Musique du Bout du Monde vous invite à venir célébrer sa 20<sup>e</sup> édition du 8 au 11 août prochains à Gaspé ! La programmation 2024, éclatante et diversifiée, propose des rencontres uniques et des moments festifs avec pour trame de fond les paysages époustouflants de la pointe gaspésienne.

Cette édition marque le grand retour du chapiteau au centre-ville de Gaspé, en bas de l'escalier de la Côte Carter. De plus, pour la première fois dans l'histoire du festival, il y aura deux scènes sur le site du chapiteau : la scène Hydro-Québec sous le chapiteau et la scène Desjardins en plein air. Elles accueilleront, dès 19 h, des soirées mélangées et rassembleuses dont une soirée spéciale 20<sup>e</sup> dirigée par Damien Robitaille et conçue exclusivement pour notre événement.

Du vendredi au dimanche, la rue de la Reine sera animée avec une programmation gratuite sur la scène Loto-Québec, des artistes de rue grandioses et un marché qui plaira à toute la famille. Ne manquez pas le grand défilé de la 20<sup>e</sup> édition samedi, un moment festif et coloré qui rassemblera toute la communauté.

Rendez-vous à Gaspé du 8 au 11 août !  
Les billets s'envolent rapidement !

**Achetez-les ici:**  
[musiqueduboutdumonde.com/billetterie/](https://musiqueduboutdumonde.com/billetterie/)



# Souffle nouveau en Haute-Gaspésie

Dans un ancien garage automobile, un néo-Gaspésien d'origine japonaise rend hommage à un métier artisanal plutôt méconnu ici : souffleur de verre.



**OLIVIER BÉLAND-CÔTÉ**  
JOURNALISTE

**CAP-CHAT** | À peine ai-je entrouvert la porte du bâtiment qu'une bouffée de chaleur me gifle le visage, sensation possiblement accentuée par la température extérieure, à cette période du printemps où le mercure tutoie encore régulièrement le point de congélation. Au milieu de la pièce reconvertie en atelier, Tatsumi Komiya fait tourner une canne au bout de laquelle est fixé un morceau de verre incandescent. L'artisan semble lui aussi virevolter, comme entraîné par la musique qui emplît à ce moment l'espace. J'envisage de signaler ma présence quand mon regard s'arrête sur l'écriteau posé sur le comptoir caisse. On y

prie d'attendre la fin de la manœuvre en cours.

« On peut juste manipuler le verre pendant qu'il est chaud », m'explique celui qui s'affèrait alors à confectionner un *maneki-neko*, une statuette porte-bonheur en forme de chat très populaire au Japon. « Donc, une fois qu'on commence, il faut se rendre jusqu'à la fin. »

## L'attrait de la ruralité

Il y a maintenant cinq ans que Tatsumi Komiya a acquis un petit bâtiment autrefois dévolu à la mécanique automobile et qu'il a fait de Cap-Chat son chez-soi. Accompagné de sa conjointe Satomi, il débarque en 2019, à la faveur d'une occasion d'affaires qui tombait à point nommé. Le duo fondera La Maison des verriers, un atelier de verre soufflé. « Avoir son atelier, c'est le rêve de tous les verriers », confie l'homme originaire de Kanagawa, préfecture

située tout près de Tokyo. « Avant d'immigrer au Québec, je pensais monter mon atelier à Montréal. Après, je suis allé à Mont-Tremblant et dans Charlevoix, c'est joli mais c'est assez cher. Ici, le prix était plus raisonnable. »

Si la possibilité de faire l'achat d'une bâtisse où il pourra travailler le verre consolide son arrivée dans la région, c'est, au fait, d'abord cette région, la Gaspésie des grands espaces et des petites communautés « tissées serrées », qui charme le couple et rend possible un projet certes inédit, mais rempli de sens. « Je m'intéresse plus à la campagne, au rythme de la vie qu'il y a ici, » révèle celui qui avait fait l'expérience des grandes agglomérations urbaines. « Ici, tout le monde se connaît. Quand je vais à l'épicerie, je reconnais des gens, on se dit "bonjour". »

## Apprendre le métier

Les liens amicaux tissés par Tatsumi Komiya avec ses nouveaux concitoyens ont certainement été accélérés par sa maîtrise du français. Cette compétence peut de prime abord surprendre, à l'heure où l'anglais joue pratiquement partout le rôle de *lingua franca*. « Au Japon, comme dans beaucoup d'autres endroits dans le monde, ce qu'on apprend comme deuxième langue c'est l'anglais, explique l'artisan. Quand j'ai voulu quitter le Japon, on m'a demandé si je voulais aller aux États-Unis ou en Angleterre. Tout le monde pense qu'on veut aller dans des pays anglophones. Mais moi, j'aime mieux être minoritaire, faire à ma façon. Je suis donc allé en France. »

Formé dès l'âge de 16 ans par un maître verrier japonais, Tatsumi Komiya se dirige ainsi à l'ouest, dans le but de parfaire son



Si un petit objet comme un *maneki-neko* prend tout au plus une quinzaine de minutes à concevoir, les plus grandes créations peuvent prendre jusqu'à quelques heures.



Tatsumi Komiya est débarqué à Cap-Chat en 2019 pour souffler le verre, après un séjour en France.

Photo: René Faulkner

savoir-faire. Il s'arrête dans un premier temps en Lorraine, où se trouve une école du verre, puis travaille dans le domaine près de Bourges, en plein cœur de l'Hexagone. « Je suis resté en France environ huit ans, raconte-t-il. C'est à ce moment-là que j'ai appris le français. »

### Tranquillité qui inspire

Constamment aux aguets, mais également résolu à partager avec moi la passion qui l'habite, mon interlocuteur se lève de son siège à plusieurs occasions lors de notre entretien, ici pour vérifier l'état de la fournaise, là pour me montrer les pigments ajoutés à la verrerie ou de récentes créations, dont cette œuvre émouvante intégrant les cendres d'une personne décédée, objet conçu à la demande d'un proche. « Travailler le verre, c'est une question de couches », explique-t-il, me tendant cette fois une création contenant du sable de la plage de Cap-Chat. « On intègre ces éléments entre deux couches. »

Bien qu'ils puissent parfois comporter une fonction utilitaire – l'artisan fabrique par exemple divers contenants, du vase à la coupe – les objets confectionnés par Tatsumi Komiya sont avant tout des créations artistiques émotionnellement chargées dont l'inspiration s'inscrit dans le rythme lent du territoire gaspésien. « Ici, on a plus de temps pour réfléchir à soi », philosophe le souffleur de verre, aussi appelé artiste verrier. « Ce n'est pas le paysage lui-même qui me donne de l'inspiration et de la créativité, mais c'est la tranquillité [qui l'accompagne]. »

### Un art consommé

Le petit chat porte-bonheur réalisé par Tatsumi Komiya repose depuis déjà quelques minutes dans l'appareil cubique placé au fond de la pièce. Ce qui a l'apparence d'un coffre métallique est en fait un four dit « à refroidissement ». La température qu'il produit affiche un maigre...500 degrés Celsius. « Pour le

verre, ce n'est pas très chaud! Il commence à se modifier à 580 degrés », souligne l'artisan. Cette opération sert ainsi à tempérer le verre qui autrement casserait sous l'effet d'un choc thermique.

Si un petit objet comme ce *maneki-neko* prend tout au plus une quinzaine de minutes à concevoir, les plus grandes créations peuvent prendre jusqu'à quelques heures. Cette durée reste en somme relativement courte. « Comparativement à d'autres matières, souffler le verre c'est assez rapide. »

La brièveté du processus ne réduit toutefois en rien la complexité de la technique, en fait foi la maîtrise du geste discernable à chacune des créations. « Pour toutes les pièces, il y a certaines difficultés, et ce n'est jamais la perfection, admet l'artiste verrier. Il y a toujours le risque de rater une pièce, mais chaque jour on essaie de s'améliorer, de perfectionner [la technique]. Travailler le verre, c'est comme faire de la cuisine. »

Le souffleur de verre peut en effet sembler reproduire les gestes du cuisinier, l'artisan oscillant entre le poste de travail où il façonne sa création et le petit four dans lequel il insère le fragment afin que celui-ci conserve sa chaleur. Chaque mouvement doit être d'une grande précision, comme le soufflage, qui consiste

à propulser de l'air à l'intérieur du verre par l'entremise de la canne. À mesure que gonfle le fragment, les parois s'affinent et se durcissent. « Quand on travaille le verre, la température c'est très important, indique Tatsumi Komiya. Et on peut l'imaginer [la température], mais on ne peut pas la savoir exactement », rajoute-t-il, dévoilant la part d'impondérable du métier.

### S'impregner d'une culture




Au moment de notre rencontre, l'artiste verrier planchait sur la création des œuvres qui seront offertes lors de la saison estivale, période achalandée en raison des touristes qui sillonnent la région. « En été, les Gaspésiens, on est occupés! », lance, sourire en coin, celui qui propose également des ateliers d'initiation au soufflage.


À ce point-ci, Tatsumi Komiya se considère-t-il donc Québécois et Gaspésien? Selon lui, du travail reste à faire. « Je suis parti du Japon pour apprendre d'autres cultures. Et apprendre une culture, ça prend plusieurs années, signale-t-il. Théoriquement, je connais [la culture d'ici], mais ce n'est pas encore entré dans mon corps. Ce que je veux, ce n'est pas juste de connaître une culture, c'est de la ressentir. »

# CIRCUIT

DES ARTS DE LA GASPÉSIE

ENTREZ DANS L'UNIVERS COLORÉ ET INSPIRANT DE NOS ARTISTES ET DE NOS ARTISANS!



circuitdesarts.org

culture GASPÉSIE

Québec

# Après avoir parcouru le monde, Priscilla Guy trouve son point d'ancrage



La danseuse, chorégraphe, cinéaste, commissaire et chercheuse en arts vivants, Priscilla Guy.



**JOHANNE FOURNIER**

JOURNALISTE

**M**ARSOUÏ | Née à Sherbrooke en 1985, la danseuse, chorégraphe, cinéaste, commissaire et chercheuse en arts vivants, Priscilla Guy, a parcouru le monde. En 2018, c'est à Marsouï qu'elle trouve son point d'ancrage. Fondatrice de Mandoline hybride, un organisme dont la mission est le développement de l'art contemporain avec la danse comme principale référence, Marsouï deviendra le théâtre de plusieurs initiatives culturelles : Regards hybrides, Salon58, festival de danse contemporaine Furies, L'Hybride-café & librairie.

En plus de participer à divers événements internationaux, Priscilla Guy publie des textes dans des revues d'art comme *Moebius*, *Moveo*, *Dance Current* et *24images*. Elle collabore aussi à des publications académiques comme autrice ou comme directrice d'ouvrages pour les éditions Oxford et Routledge ainsi que pour l'Universidad de las Américas Puebla.

Détentrice d'un doctorat en études féministes et ciné-danse de l'Université de Lille en France, elle est membre des conseils d'administration de Studio 303, d'Orange noyée ainsi que de la Corporation de développement de la Haute-Gaspésie et des Chic-chocs. L'artiste a reçu le prix Culture des Offices jeunesse internationaux du Québec (LOGIQ) en 2012 et le prix Étincelle des Prix de la danse de Montréal en 2022. La néo-Gaspésienne a aussi été sacrée artiste de l'année 2024 par le Conseil des arts et des lettres du Québec. La distinction lui a été remise à Paspébiac le 19 juin par Culture Gaspésie. Cet honneur est assorti d'une bourse de 10 000\$.

## Enfance baignée dans l'art

Née de deux parents résolument tournés vers toutes les formes de culture, la jeune Priscilla a baigné pendant toute son enfance et son adolescence dans un univers où « l'art était admiré ». « On avait un passeport jeunesse de l'Université de Sherbrooke, ma sœur et moi. Les parents nous amenaient beaucoup à aimer les arts. Sherbrooke est une ville très artistique. Il y a beaucoup d'offres. »

Le papa jouait de la guitare classique. Après des études universitaires en philosophie et

en travail social, Normand Guy a travaillé comme mécanicien, puis comme enseignant en mécanique. « Papa était abonné à Columbia et il nous permettait, ma sœur et moi, de choisir un CD, un seul, sans droit de regard », se souvient Priscilla.

Au diapason avec le reste de la famille pour son amour de l'art, la maman, Dominique Bolduc, a été téléphoniste chez Bell et adjointe administrative. Un oncle, Yvon Guy, était artiste peintre. Audrey, la sœur cadette de Priscilla, est psychoéducatrice et « un peu artiste ». « Elle a baigné dans la photographie et a toujours été intéressée par l'art. » Dès l'âge de 5 ans, Priscilla Guy a commencé à faire du patinage artistique. La danse est arrivée également très tôt, soit vers l'âge de 6 ou 7 ans.

## Études

Priscilla complète ses études secondaires à l'école Mitchell-Montcalm de Sherbrooke au sein du programme *Arts et culture*, avant de s'inscrire en danse au Cégep de Drummondville. Après son diplôme d'études collégiales, elle entreprend un baccalauréat dans la même discipline à l'Université du Québec à Montréal, qu'elle abandonne après un an, faute d'intérêt. Elle décide donc de s'inscrire au baccalauréat en beaux-arts à l'Université Concordia à Montréal, tout en continuant à s'entraîner en danse de façon autodidacte.

En 2011, elle obtient son diplôme de maîtrise en danse de l'Université York à Toronto au sein du programme de chorégraphie et de dramaturgie. « La scène anglophone est vraiment différente sur le plan esthétique, précise-t-elle. J'ai vraiment aimé ça. »

En 2015, elle commence ses études de doctorat à l'Université de Lille. « Je passais beaucoup de temps en France, mais je voulais garder mes ancrages au Québec. Je me suis intéressée à la pratique d'autres artistes. Ça m'a beaucoup nourri et soutenue. » Elle a étalé ses études doctorales sur sept ans parce qu'elle œuvrait simultanément à 1001 projets. « J'ai été diplômée le 30 juin 2022. Même si c'était exigeant, j'ai aimé ça tout le temps. »

## Mandoline hybride

En 2007, après avoir complété son baccalauréat, Priscilla Guy fonde sa compagnie de danse Mandoline hybride. Pourquoi ce nom? « Dans les camps de jour, mon nom de camp était



Priscilla Guy, que l'on voit ici portée par un danseur, lors de la déambulation chorégraphique *Installations mouvantes* à Grande-Vallée.

Photo : Johanne Fournier

Mandoline, répond-elle en souriant. Hybride, c'est parce que la danse est abordée sous différents angles. » La même année, elle travaille comme agente de bureau pour le Regroupement québécois de la danse à Montréal, tout en créant des spectacles multidisciplinaires *in situ*.

Après sa maîtrise en Ontario, elle revient au Québec en 2011 pour travailler au Théâtre La Chapelle de Montréal, à titre de directrice des communications. L'année suivante, elle fonde le projet Regards Hybrides, qui a pour mandat de favoriser l'articulation, le développement et le rayonnement des pratiques artistiques conciliant danse et cinéma. Sa plateforme Web permet de partager les ressources existantes en ciné-danse, en plus de lier entre elles des structures investies dans son déploiement.

L'événement des Rencontres internationales Regards hybrides, tenu en 2017 et 2019 en collaboration avec Tangente, a rassemblé plusieurs dizaines de spécialistes et d'artistes autour de l'interaction entre la danse et le cinéma à l'ère du numérique et du développement des nouvelles technologies.

Regards hybrides offre également des formations professionnelles et scolaires ainsi que des services d'accompagnement aux artistes, diffuseurs et autres acteurs du milieu artistique via son Escouade spécialisée. L'an dernier, Regards hybrides a lancé sa collection de ciné-danse sur le Web, regroupant plus d'une soixantaine d'œuvres canadiennes et une trentaine de contenus complémentaires exclusifs,

comme des entretiens, des textes ou des archives.

### L'idée d'acheter une maison

Il y a quelques années, Priscilla Guy a participé aux Rencontres de création à Natashquan pendant 10 jours avec le musicien Benoît Paradis. « Chaque jour, on faisait connaître nos créations, nos bouts d'œuvres. Moi, j'avais un projet vidéo et Benoît en avait un en musique. » Puis, Priscilla Guy et Benoît Paradis Trio ont présenté une déambulation chorégraphique intitulée *Installations mouvantes* dans le cadre d'une tournée qui les a conduits à Grande-Vallée.

Ces expériences se révèlent être la bougie d'allumage d'un projet : acheter une maison pour offrir des résidences de création. « On a regardé sur Centris avec certains critères, dont le prix, raconte Priscilla. Mais, en raison du prix et comme on n'avait pas de critère géographique, on nous proposait des maisons en dehors de Montréal et on est tombés sur une maison à Marsoui! »

### Marsoui, lieu de création

En 2018, Priscilla Guy et Benoît Paradis achètent donc la fameuse maison à Marsoui. Cela représentait toutefois tout un défi pour le développement de leurs projets. « Au début, on ne pouvait pas utiliser le téléphone cellulaire et on n'avait pas Internet », se remémore-t-elle.

Cela n'entrave pas pour autant la fondation de Salon58 visant à offrir un espace de création et

de résidences d'artistes. Pourquoi le nom Salon58? « C'est notre adresse, répond simplement Priscilla. Tous les spectacles se donnent dans le salon, assis sur des sofas. »

L'année suivante, Mandoline hybride lance le festival *Furies*, qui a pour objectif d'offrir des spectacles *in situ* un peu partout dans le village de Marsoui. « La première édition était un projet pilote, qui a été un très beau succès, tant pour les artistes que pour le public », souligne la directrice artistique. L'événement célèbre cet été son 5<sup>e</sup> anniversaire.

En 2020, dès le début de la pandémie, Priscilla Guy prend la décision de déménager à Marsoui à temps plein. « Tout a déboulé. Pendant la pandémie, on a reçu une trentaine d'artistes en résidence. »

Les projets ne s'arrêtent pas là. En septembre 2022, l'organisme sans but lucratif ouvre L'Hybride-café & librairie à Marsoui. La vente de livres se fait en collaboration avec la librairie féministe L'Euguélonne de Montréal. « On offre un menu à boire et à manger avec des produits 100% locaux, décrit fièrement l'artiste. C'est un lieu rassembleur au cœur du village. On offre des tarifs de location d'espaces pour les gens de la Haute-Gaspésie. On a aussi une équipe sportive de plage pour l'été. »

L'endroit dispose de stations ergonomiques de télétravail. L'Hybride est également un point de vente des produits d'apothicaire de Clou de girafe, une entreprise artisanale membre de la Coop du Cap à Cap-au-Renard.



Conseil  
des arts  
et des lettres  
du Québec



Crédit photo : Courtoisie

Félicitations à

# PRISCILLA GUY

lauréate du Prix du CALQ  
Artiste de l'année  
en Gaspésie!

Ce prix, assorti d'un montant de 10000\$, est remis par le Conseil des arts et des lettres du Québec, en collaboration avec Culture Gaspésie.

# Des mots, des notes et des images



## De la montagne à la mer : Suzanne Guité, la mythique artiste vue à travers sa correspondance



**GILLES GAGNÉ**  
JOURNALISTE

**MARIA** | En mai, l'auteur gaspésien Sylvain Rivière a lancé l'ouvrage *De la montagne à la mer : Suzanne Guité : Entre l'arbre et la pierre*, une brique de 490 pages racontant à travers une volumineuse correspondance le parcours de la mythique artiste, décédée de façon tragique le 6 février 1981, au Mexique.

Suzanne Guité a été assassinée par son conjoint de l'époque, l'artiste Hall Houchen, avec qui elle partageait sa vie depuis 1969. Il était jaloux de son bonheur découlant du fait qu'elle avait trouvé, avec un vieux Mexicain, du bois idéal pour ses sculptures.

Née à New Richmond le 10 décembre 1927 dans une famille qui s'est par la suite installée à Percé, elle a étudié à Québec et

à Chicago, puis elle a voyagé, notamment en France et en Italie, avant de revenir s'établir à Percé.

Elle y a fondé avec son premier conjoint, le peintre italien Alberto Tommi, le Centre d'art, à partir de 1956, un gigantesque travail de récupération d'une grange abandonnée par la compagnie Robin, Jones and Whitman.

Comble de malheur, en 1959, Alberto Tommi, qu'elle avait rencontré à Florence, meurt subitement à Percé. Suzanne Guité se retrouve alors seule avec quatre enfants.

Ces événements, comme c'est le cas de passablement de monde, Sylvain Rivière les connaissait. Il avait même rencontré Suzanne Guité en 1971, comme adolescent de 16 ans lors d'un voyage sur le pouce à Percé. Il l'avait revue au cours de la décennie suivante.

L'idée d'écrire un livre sur la vie de Suzanne Guité lui a été suggérée par Marie-Josée Tommi, sa fille.

« C'est Marie-Josée qui m'a parlé de ça la première fois. Elle a toujours travaillé à sa façon afin de garder vivante la mémoire de sa mère. Elle a aussi la fibre artistique. J'ai toujours arrêté saluer Marie-Josée. La famille avait gardé les archives, et elle avait par la suite remis beaucoup de choses au Musée de la Gaspésie, à Gaspé. Josée avait gardé des choses personnelles », raconte Sylvain Rivière.

### Temps d'arrêt avant de plonger dans le projet

On est avant la pandémie. Il décide de regarder ces archives de plus près. Au début, il consulte quelques feuilles sur lesquelles apparaît la description de ce qu'il serait susceptible de trouver au Musée de la Gaspésie. Auparavant, deux personnes s'étaient un peu cassé les dents en tentant de réaliser l'exercice qu'il s'appropriait à débiter.

« J'ai emmené ça chez moi. J'ai mis les papiers, juste les listes de documents, à côté de ma chaise. Je notais les sources de trésors. C'est resté là, sans que je consulte en profondeur les archives au Musée de la Gaspésie. Comme pigiste, j'ai toujours trois-quatre projets d'avance en chemin. Je me suis dit qu'un jour, si j'ai le temps, je regarderai ça », explique l'auteur.

L'arrivée de la pandémie a devancé les plans de Sylvain Rivière, qui profite souvent de la fin de l'hiver pour voyager.

« Je ne pouvais plus bouger. Je ne pouvais aller nulle part! Je suis parti avec une liste de 10 pages, la description des boîtes et je suis allé au Musée, au nouveau centre d'archives. On est en mars et avril 2020. C'est un bel endroit. Tu trouves une boîte, ça t'amène ailleurs. Mais je ne savais pas comment faire un chemin là-dedans. Il y avait beaucoup de lettres, mais peu d'articles de presse. À Percé, Suzanne Guité n'avait pas d'agence, et j'ai trouvé très peu de sources, comme des articles de journaux, qui parlent d'elle. Quand j'ai vu les lettres, j'ai trouvé une façon de refaire la chronologie. Pour beaucoup de monde, la vie de Suzanne s'arrête avec la mort de Tommi. Tout s'arrête là. Mais la correspondance révèle la suite. J'ai laissé les lettres parler », précise l'auteur.

Après la mort de son Alberto, Suzanne Guité vivra d'autres amours, tout en menant de front sa carrière et en assurant

l'éducation de ses enfants. Songeur, Sylvain Rivière hésite un peu avant de poursuivre son résumé de situation.

« On comprend dans les lettres que c'est une dépendante affective. Elle donne plus qu'elle reçoit. C'est compréhensible, quand tu crées comme elle créait. Il faut que tu trouves de l'argent. Le plus jeune des enfants est envoyé en Suisse. Les lettres, il faut les lire à voix haute. On découvre la mère aimante, mais tiraillée pour survivre. Tout le monde attend de l'argent d'elle. Elle reçoit des chèques sans fonds quand elle vend ses œuvres. Elle est la banque à pitons. Elle écrit à un moment donné qu'ils gèlent dans la maison à Percé, qu'ils ont mangé des patates et des œufs tout l'hiver. C'est pour ça qu'ils ont commencé à aller au Mexique », souligne l'auteur.

Il reste sidéré par la capacité de Suzanne Guité à se sortir de situations qui semblent inextricables.

« C'est toujours une adaptation pour continuer. Elle faisait preuve de beaucoup de volonté et d'avant-gardisme pour l'époque. Aujourd'hui, le moindre festival est subventionné. Elle tenait tout à bout de bras. C'était une bâtisseuse, avec la force rare et herculéenne des ancêtres, comme le dit Marie-Josée. Elle partait des jours dans le parc de la Gaspésie, au mont Albert, à cueillir les rochers servant à ses sculptures. Elle aimait passer du temps avec les travailleurs forestiers, les hommes qui l'accompagnaient pour récolter le bois et la pierre dont elle avait besoin », décrit Sylvain Rivière.

Il vante la grande confiance de Marie-Josée Tommi dans toute cette démarche.

« Josée a été un livre ouvert. Avant que le livre sorte, j'ai installé Josée dans la grande salle chez moi, avec le manuscrit. A-t-elle trouvé des choses à changer? Pantoute! Elle a montré une grande ouverture », résume-t-il.

L'ouvrage est publié aux Éditions du Tullinois, une première pour Sylvain Rivière. « L'éditeur de cette maison d'édition, un Français d'origine qui ne connaissait pas Suzanne, m'avait dit d'aller le voir si j'avais un projet. Ça taponnait avec d'autres maisons. Je voulais faire un beau livre. Depuis la pandémie, ça coûte très cher de publier. On voulait sortir au printemps. Ça ne servait à rien de faire un livre qui ne pouvait s'adresser au peuple. On est arrivé avec un livre de 49,95 \$ », dit-il.

Sylvain Rivière a mis en début d'ouvrage une longue préface écrite par Marie-Josée Tommi, une préface éclairante à plusieurs égards puisqu'il s'agit d'une lettre à sa mère, rédigée 43 ans après son départ. « Ça m'a pris deux ans pour convaincre Josée d'écrire la préface », assure l'auteur.

La correspondance publiée, avec les fautes d'orthographe des enfants par souci d'authenticité, dépasse le cadre familial. On y retrouve notamment des messages du poète Gaston Miron, de la chanteuse Pauline Julien, du chanteur Georges Dor et des hommes politiques René Lévesque et Pierre Elliot Trudeau.

L'ouvrage *De la montagne à la mer : Suzanne Guité : Entre l'arbre et la pierre*, est facile à trouver dans les librairies de la région, de même qu'au Musée de la Gaspésie.



L'auteur Sylvain Rivière trace le parcours de Suzanne Guité à travers les échanges épistolaires de la famille et parfois grâce à des lettres d'amis.



## Biographie d'un inconnu, ou quand l'inconnu a une portée universelle



**GILLES GAGNÉ**  
JOURNALISTE

**CARLETON-SUR-MER | Éducatrice pendant 35 ans dans le secteur de Carleton-sur-Mer, Isabelle Leblanc a toujours aimé écrire, bien qu'elle ait majoritairement gardé ses mots pour elle, les exceptions étant des chroniques littéraires qu'elle a tenues pendant 15 ans à CIEU-FM et pendant 10 ans à GRAFFICI.**

La commémoration du 65<sup>ème</sup> anniversaire du Débarquement des Alliés en Normandie a réveillé en elle un besoin d'aller plus loin. Son père Louis-Philippe, décédé en 2002, avait combattu lors du Jour J, et il avait été gravement blessé un mois et demi plus tard, dans la campagne française.

« À moins d'être Rimbaud, on ne publie pas de livre à 15 ans. J'ai toujours eu un journal personnel. L'idée d'écrire ce livre-là est venue en 2009. Des membres de la famille sont allés à la commémoration des 65 ans du Débarquement. Je ne pouvais pas y aller. Ça m'a attristée et ça m'attriste encore. Je restais seule à Maria à l'époque. Je prenais une marche et je me demandais ce que je pouvais faire pour écrire à ce sujet et oublier mon absence. J'ai demandé à mon père : "Inspire-moi." Je ne sais pas si c'est arrivé grâce à lui, mais le titre du livre est venu et j'ai pensé pendant ma marche aux titres à donner aux neuf chapitres : Le sang, Le cousin, Nana, La guerre, Le départ du fils et les autres », se remémore Isabelle Leblanc.

C'est ainsi qu'est né le projet de *Biographie d'un inconnu*. Il faudra toutefois que M<sup>me</sup> Leblanc attende près d'une douzaine d'années avant de se lancer dans l'écriture proprement dite, en 2021.

« Ma retraite m'a donné l'opportunité de mettre du temps là-dessus. Il m'a fallu trois ans de travail pour y arriver. J'ai écouté des documentaires pour me donner le contexte de l'ambiance de la guerre. J'ai regardé le film *Il faut sauver le soldat Ryan*, parce qu'on me disait que c'était l'un des meilleurs films de guerre. Les scènes de bombardements sont longues. Parfois, ça semble durer 15 minutes mais ça donne une bonne idée de ce que les soldats ont vécu », évoque l'autrice.

Elle a aussi amorcé une longue recherche familiale afin de retracer les événements ayant ponctué la vie de son père, né en 1927.

« Je me demandais comment mes grands-parents s'étaient retrouvés à Ville-Saint-Laurent et pourquoi mon grand-père

et un de ses frères avaient tous deux marié des Robitaille, deux sœurs. J'ai appelé un cousin de mon père, Claude Leblanc, à Montréal. Il ne pensait pas m'aider, mais il m'a mis sur la bonne piste, juste avec quelques détails », raconte Isabelle Leblanc

« J'ai trouvé passionnant d'écrire cette histoire. On parle d'un fait réel et on invente ce qui va autour. J'ai des regrets de ne pas avoir parlé davantage de l'histoire de la famille avec mes parents », dit-elle.

Louis-Philippe Leblanc est décédé à 85 ans, il y a 22 ans, quand le projet de livre à son sujet n'était même pas un mirage. Il a vécu bien plus longtemps que prévu.

« Le médecin qui l'avait examiné après les opérations pour soigner ses blessures de guerre lui avait dit : "Tu en as peut-être pour 10 ou 15 ans à vivre, en raison de tous les problèmes que tu as." Il a vécu presque 60 ans après avoir été blessé. Il avait subi l'ablation d'une partie de ses intestins et il a eu des maux de dos toute sa vie », rappelle M<sup>me</sup> Leblanc.

Les psychologues étaient peu nombreux au lendemain de la guerre 1939-45. Il est clair, dans l'esprit de l'autrice, que son père a souffert d'un choc post-traumatique qui l'a suivi toute sa vie. L'écriture du livre a facilité l'acceptation de certains aspects du comportement de « Lippe », comme il est appelé dans le bouquin.

« Ça m'a aidée à comprendre ce qu'il a vécu. Je lui en voulais d'avoir arrêté de parler et d'avoir arrêté de faire ce qu'il aimait pendant les dernières années de sa vie. Il s'est fait prendre à son propre jeu, en arrêtant de parler. Ses cordes vocales se sont atrophiées », signale-t-elle.

A-t-elle dû obtenir le consentement familial pour certains passages du livre? « Oui, pour certaines choses. Il y a des choses que j'ai carrément enlevées. J'avais écrit des choses beaucoup plus intimes. Je les ai enlevées pour éviter des problèmes familiaux et judiciaires. Je les ai survolées discrètement », dit M<sup>me</sup> Leblanc.

Elle reçoit beaucoup de bons commentaires depuis la publication de *Biographie d'un inconnu*, notamment de personnes qui ont trouvé qu'elle avait su rendre universelle une histoire de famille.

« C'était trop long, cette histoire, mais j'ai choisi des angles pour la rendre accessible. Ça pourrait se passer dans bien des familles. Il y a beaucoup d'inconnus dont on ignore les tragédies de la vie », souligne-t-elle.

Isabelle Leblanc a publié son ouvrage, disponible dans les librairies gaspésiennes, à compte d'auteur.

« Je n'avais pas trois ou quatre ans pour trouver un éditeur. J'ai fait affaire avec Bouquinbec à Montréal, qui offre, moyennant des sommes d'argent, la révision, l'infographie, et l'impression. Bouquinbec garde 50% des ventes et assure une présence pour vendre le livre en ligne; 50%, c'est mieux que 10 ou 15% venant de certaines maisons d'édition », explique-t-elle.

### BIOGRAPHIE D'UN INCONNU



*Biographie d'un inconnu* a été publié au printemps, à compte d'auteur.

Photo - Offert par Isabelle Leblanc

**VENT À VENDRE**  
18 et 19  
juillet 2024  
20 h

**PARLER MAL**  
23, 24 et 25  
juillet 2024  
20 h

**ORNITHORYNQUES**  
Une coproduction du Théâtre l'Escaouette  
et du Théâtre À tour de rôle  
**30 juillet au 9 août 2024**  
Du mardi au vendredi / 20 h

théâtre / à tour de rôle

Quai des arts / Carleton-sur-Mer / [theatreatourderole.com](http://theatreatourderole.com)

L'ACADIE SUR SCÈNE



## Cap-Chat, captivante et chatoyante : un siècle d'histoire en textes et en photos



**JOHANNE FOURNIER**  
JOURNALISTE

**CAP-CHAT | Pour son quatrième ouvrage sur la Gaspésie, Steeve Landry publie *Cap-Chat, captivante et chatoyante*, qui est le 73<sup>e</sup> numéro de la collection *100 ans noir et blanc* des Éditions GID. Avec son dernier livre, l'auteur propose ni plus ni moins qu'un parcours illustré en noir et blanc de l'histoire de sa ville natale, pendant la période de 1860 à 1960.**

Les 208 pages du livre contiennent 200 photographies anciennes commentées et organisées par thèmes. Chaque photo est accompagnée d'un texte qui raconte tantôt des souvenirs, tantôt des scènes de vie témoignant des sphères culturelle, sociale, économique, religieuse, militaire, architecturale, patrimoniale ou autres. « C'est une photo et un texte par page », résume l'auteur qui vit aujourd'hui à Rimouski.

Pour Steeve Landry, l'objectif consiste donc à

faire découvrir l'histoire de son *alma mater* en textes et en images. « Je pense très humblement qu'on vient combler un gros vide dans l'histoire de Cap-Chat. On est à une époque où plusieurs personnes nous quittent. C'est une mémoire collective qu'il faut préserver. » Selon lui, des panneaux d'interprétation pourraient découler de cette source d'information riche en histoire. Ceux-ci pourraient être installés dans différents lieux stratégiques de cette municipalité de la Haute-Gaspésie. « Ce livre va déboucher sur d'autres projets parce que l'histoire ne ment pas », assure le Cap-Chatien d'origine.

### Un an de recherche et de rédaction

Il aura fallu un an à Steeve Landry avant de réussir à mettre la main sur les 200 photos et à écrire les textes. Une fois les photos et les textes déposés, la maison d'édition a rassemblé tout cela en chapitres thématiques.

M. Landry a été aidé, dans sa recherche de photos et sa quête d'information, par Stéphane Lemieux de la Ville de Cap-Chat. « Pendant un an, on a cogné à des portes pour trouver des

photos historiques, raconte l'auteur. Rendu en décembre, on avait ramassé 70 à 75 photos. Puis, à partir du début de l'année, à force de faire des appels, les photos ont commencé à tomber du ciel. »

### « Une mine d'or »

Pendant 100 ans, l'économie de Cap-Chat a reposé sur les activités de la scierie de la James Richardson Company, jusqu'à l'incendie du moulin à bois en 1975. Grâce à des appels lancés sur Facebook, Steeve Landry reçoit un coup de fil d'une dame, une anglophone qui se nomme Roberta Stark.

« Elle me dit qu'elle est la fille unique de Maude Molly Russell, sœur de James Jim Russell, dernier dirigeant de la James Richardson Company. Elle me dit qu'en 1900, sa famille était la seule à avoir un appareil photo. Elle a une maison à Métis-sur-Mer. Je suis donc allé la rencontrer à sa résidence l'été dernier et elle m'a remis l'album des archives de la famille Russell. Ça a été une mine d'or! »

Il a aussi reçu des photos de Robert Samuel McLaughlin pêchant sur la rivière Cap-Chat avec ses invités, photos qui provenaient de Packwood National Historic Site Archive, en

Ontario. Le colonel McLaughlin, qui a vécu de 1871 à 1972, a été président de General Motors Canada. « Chaque été, il pêchait le saumon sur la rivière Cap-Chat, mentionne M. Landry. Il arrivait au début juin et repartait en août. »

### Plusieurs collaborations

Le Musée de la Gaspésie et la Société d'histoire de la Haute-Gaspésie ont aussi été d'une aide fort appréciée pour l'auteur. Une dizaine de personnes ont également participé à la collecte de photos et d'information, dont Bernard Lemieux, Yves Fournier et Langis Paradis, tous trois de Cap-Chat. « Même ma famille avait des photos intéressantes », indique M. Landry. Plusieurs images ont, de plus, été trouvées à Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Toutes les photos ont été numérisées par la Société d'histoire de la Haute-Gaspésie et font l'objet d'une exposition dans les locaux de l'organisme de Sainte-Anne-des-Monts depuis le 1<sup>er</sup> juillet.

Diplômé en techniques d'architecture, Steeve Landry cumule autant d'années d'expérience comme chargé de projet dans le domaine de l'ébénisterie que comme animateur radiophonique. Depuis l'an dernier, il est derrière le micro de la station FLO-FM de Rimouski.



L'auteur Steeve Landry est aussi animateur de radio.



## La fille du bout du monde, tome 2 de 10 par Marie-Ève Trudel Vibert



**JEAN-PHILIPPE THIBAUT**  
JOURNALISTE

**GASPÉ | Il y a un peu plus de 10 ans, en mai 2014, Marie-Ève Trudel Vibert nous plongeait avec *La fille de Coin-du-Banc* dans son univers aux effluves iodées, avec des personnages un peu poqués mais authentiques, naviguant dans leur quotidien gaspésien à travers le refus de la maternité et en filigrane une relation mère-fille pas toujours au beau fixe, le tout dans cette vieille et craquante (dans les deux sens du terme) Auberge de bord de mer.**

Aujourd'hui, l'autrice fait le saut à nouveau en offrant une deuxième tranche de son épopée avec *La fille du bout du monde*, un court roman de 130 pages qui, comme son titre l'indique, pose ses valises à Gaspé. Cette fois, l'action se tisse autour de Jamie Harbour Mabe, rencontrée à la fin du tome précédent et dont le projet de vie est de (re)tomber enceinte, à la suite d'une fausse couche à 24 semaines de grossesse.

« Elle ne s'en est pas remis. Elle est un peu en dépression et boit beaucoup d'alcool pour passer à travers ses journées. On la voit évoluer le temps d'un cycle menstruel en essayant de survivre et de se projeter dans le futur », explique la romancière.

Les personnages ont cependant beaucoup de répartie et s'en dégage un ton loin d'être monochrome et à sens unique, histoire qu'autant l'ombre que la lumière puissent cohabiter et avoir leur espace. « C'est fait avec beaucoup d'humour au travers pour alléger tout ça. Il y a beaucoup de femmes qui m'écrivent pour me remercier et me dire que ça leur a fait du bien, parce que c'est encore tabou de parler de fausse couche. Je pense que ça aide à mettre un baume ou à tout le moins à ouvrir la discussion. C'est aussi un peu le but dans mon écriture. »

Marie-Ève Trudel Vibert ne s'en cache pas : Jamie Harbour Mabe est son alter ego littéraire, très assumé, précisant au passage qu'il s'agit bien d'une autofiction et que par définition, certains passages reposent sur des éléments vécus, mais extrapolés, distordus, magnifiés ou réimaginés. L'autrice se gardera donc de départager publiquement expériences personnelles et fictives.

« J'ai décidé de ne plus répondre à ces questions-là parce qu'après *La fille de Coin-du-Banc*, il y avait des questions vraiment intimes. Marine par exemple, je lui fais faire un adultère alors les gens pensaient que ma mère avait trompé mon père, lance-t-elle en riant. Mais je peux dire que j'ai connu un parcours de fertilité difficile et je m'en suis servi comme matière pour celui de Jamie, mais amplifié parce que j'avais envie d'aller plus loin pour montrer que ça peut créer pas mal de remous. »

### Vers une décalogie

S'il a fallu compter 10 ans entre *La fille de Coin-du-Banc* et *La fille du bout du monde*, les prochaines parutions devraient être beaucoup moins espacées. Parce que oui, l'univers de la romancière se poursuivra, ayant déjà partagé avec ses fidèles lecteurs quelques détails de son troisième titre. Le narrateur sera par exemple un homme de la lignée des Mabe. Il s'agira aussi d'un antépisode, qui se déroulera donc avant l'action des deux premiers.

Un peu à l'image des grandes fresques littéraires françaises du XIX<sup>e</sup> siècle – comme celle des Rougon-Macquart d'Émile Zola dépeignant plusieurs facettes d'une même époque – le but avoué est d'écrire 10 tomes de cet univers gaspésien. Pendant la pandémie, Marie-Ève Trudel Vibert a profité de son temps pour recentrer une partie de ses intérêts vers son univers littéraire, en écrivant les grandes lignes de sa propre fresque.

*La fille du bout du monde* sera stratégique à plusieurs niveaux, ajoute l'autrice, laissant planer que les personnages rencontrés ici auront leur importance dans la suite des choses. Le mur d'une pièce chez elle est entièrement dédié à ses personnages et ses idées, avec la structure des liens et des événements qui les uniront. « J'ai un peu de contenu pour chaque tome. Ça avancé dans les dernières années et aujourd'hui je m'engage à en sortir un par année », assure-t-elle, visant le temps des Fêtes 2025 pour la parution de son troisième ouvrage.

D'ailleurs, faut-il avoir lu *La fille de Coin-du-Banc* pour comprendre le deuxième volet? « Idéalement, parce que je l'ai pensé stratégiquement pour que ce soit central; que tous les autres découlent ou répondent à des questions qu'on s'y pose. Mais l'inverse est possible aussi », précise celle qui possède une maîtrise en psychosocio-

logie.

Quelques exemplaires de *La fille de Coin-du-Banc* sont toujours disponibles à Percé chez Nath & Compagnie, et des réimpressions sont déjà prévues. *La fille du bout du monde* se retrouve, quant à lui, dans toutes les bonnes librairies de la Gaspésie, ou encore sur le site Web des Éditions 3 sista. L'autrice invite d'ailleurs tous ceux qui veulent en savoir davantage sur son univers à la contacter via les réseaux sociaux. « Je suis disponible et ouverte; je veux avoir la rétroaction des gens », conclut-elle.

À noter en terminant que le projet de court métrage de *La fille de Coin-du-Banc* dont GRAFFICI faisait mention en juillet 2022 suit son cours. Le scénario final a été envoyé à la SODEC pour une demande de financement et un tournage potentiel pourrait suivre au mois d'août, si le projet est accepté.



Marie-Ève Trudel Vibert lors de « l'élançement » de *La fille du bout du monde* en mai, au Berceau du Canada à Gaspé.

# GRAFFICI

Graffici.ca | JOURNAL GRAFFICI | 418-368-7575

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Nadia Leblond  
administration@graffici.ca

CORÉDACTEURS EN CHEF

Gilles Gagné et Jean-Philippe Thibault  
redaction@graffici.ca

CONSEILLÈRE PUBLICITAIRE

Sophie I. Gagnon  
publicite@graffici.ca

DESIGNER GRAPHIQUE

Andréanne Martin Di Vergilio,  
andreanne.dv.martin@gmail.com

MERCI AUX COLLABORATEURS

ET BÉNÉVOLES :

Mimi Allard, Valérie Allard,  
Marie Bernard, Marlyne Cyr,  
Reine Degarie, Monique Frappier,  
Michelle Landry et Janine Porlier

Centre d'action bénévole  
Saint-Alphonse  
Nouvelle

AMECO  
Association des  
Médias Économiques  
du Québec

Québec



**SOCIÉTÉ DU CHEMIN DE FER  
DE LA GASPÉSIE**



## **SOCIÉTÉ DU CHEMIN DE FER DE LA GASPÉSIE**

**La Société du chemin de fer de la Gaspésie déploie beaucoup d'efforts afin de concrétiser la réfection du chemin de fer jusqu'à Gaspé. Dans quelques semaines, la saison estivale battra son plein et les travaux sur la voie ferrée seront nombreux. Nous demandons à tous d'être vigilants aux abords des passages à niveau et de porter une attention particulière à tous les travailleurs ou équipements présents sur la voie ferrée. La sécurité est l'affaire de tous!**